

Je suis assis seul face à la fenêtre de ma chambre, les bras accoudés sur le bureau. Ils encadrent une feuille de papier vierge. Mes mains s'ennuient à ne rien écrire. L'une entame une mélodie nerveuse en tapotant des doigts pendant que l'autre me gratouille le nez à l'aide d'un stylo. Je suis assis seul face à moi-même...

Je réfléchis. Pourtant mon imagination me fuit. Le fruit de mes pensées s'échappe, il est trop mûr, il quitte le branchage de mon âme pour chuter et s'embourber dans la vase de mon ennui. *Sploch !* Ça doit être l'ennui qui m'empêche d'écrire. Moi qui voulais justement rédiger pour rompre l'ennui, ce n'est pas mon jour. Il m'a assailli dès l'instant où la tempête de neige avait cessé. Le ballet des flocons m'amusait.

Dehors, le paysage se prête au merveilleux des temps modernes : à ma droite, des dizaines de spectres orangés illuminent la grand-route qui disparaît vers Bruxelles à l'horizon. Aucun véhicule en vue, la circulation a dû être interrompue par les subites intempéries. Devant moi, quelques peupliers dont la cime arrive pratiquement à hauteur de mes yeux semblent ne pas souffrir de leur lutte acharnée contre les vents violents de tout à l'heure. Ils respirent le calme comme tous les arbres en cette saison, la sérénité, presque la mort. Mais la neige leur a redonné vie, elle en recouvre chaque parcelle de sa blanche caresse féerique. Par-delà les peupliers, d'autres lueurs jonchent les routes perpendiculaires à la principale. En bas, à gauche, une lumière isolée dans la cour de l'école. Elle me dérange, cette

lumière... Elle m'apparaît comme une vilaine tache en contrebas d'une toile fraîchement peinte, sabotant le travail de son auteur et lui donnant l'envie de s'arracher les cheveux.

Hé ! Mademoiselle ma main gauche ! Cessez de jouer avec mes doigts sur le bureau, vous me stressiez !

Du coup, la main s'aplanit et s'imprègne immédiatement de la chaleur du radiateur, disposé sous la planche en bois du bureau. Une quinzaine de centimètres au-dessus, le marbre frigorifié de l'appui de fenêtre contraste. La fermeture de cette fenêtre étant bancal, un léger courant d'air frais peut surgir à tout moment. Pratique, ce radiateur, pour mes pieds qui se plaignent inlassablement du froid. Ils sont parfois tellement gelés qu'ils apprécient de se coller quelques secondes sur son métal brûlant. Souvent, le pied gauche oublie la présence discrète de l'humidificateur en céramique et le percute de plein fouet. Ça fait un boucan de tous les diables, comme si les trompettes du Jugement Dernier sonnaient pour faire s'effondrer les murs de mon univers tranquille. Et c'est précisément ce qui vient de se produire... Il faudra que je songe à enfiler des bas de laine de temps en temps... Ça résonne dans mes oreilles ! Mais ça me perturbe moins que cette foutue lumière surgie du milieu de nulle part !

Hou ! Saleté de lumière ! Elle m'empêche de me concentrer ! Moi, j'ai besoin de ne voir que la neige pour

faire travailler mon imagination... Cette lumière est de trop. Peut-être que si j'occultais la partie gauche de mon champ de vision avec ma main, je pourrais me concentrer sur mon papier...

Non, il n'y a rien à faire, elle m'obsède ! Même sans l'apercevoir, je sais qu'elle est là... C'est comme un bouton au milieu du dos qui démange et qu'on n'arrive pas à gratter. Je ne peux m'empêcher de la regarder, même si elle n'a aucun intérêt.

Bon, je ferme les rideaux, j'allume la lampe de chevet et j'écris au moins la date et l'heure, ce sera déjà ça de fait :

*Le 29 janvier 2002, vers 1 heure du matin...*

J'ai l'impression d'écrire une lettre au Père Noël. Qu'est-ce que je pourrais bien lui demander ? Je sais : *apporte-moi une nouvelle vie, et surtout, n'oublie pas d'éteindre la lumière dans la cour de l'école en partant*. J'ai dû le penser tellement fort que je n'ai pas réalisé le mouvement de ma main en train de coucher la supplique sur le papier : *Cher Père Noël, apporte-moi une nouvelle vie, et surtout, n'oublie pas d'éteindre la lumière dans la cour de l'école en partant*.

Cette lumière... Toujours elle ! J'ai beau avoir mes rideaux sous les yeux, une multitude de ridicules petits canards blancs sur fond rouge, je devine malgré tout sa présence oppressante.

Même si le Père Noël suppliait Dieu d'envoyer ses anges jouer de la trompette pour faire crouler la façade du bâtiment scolaire (drôle d'idée !), je parie que la lumière

surgirait toujours des décombres, tel le feu divin inextinguible. Rien que pour m'embêter !

Je n'avais jamais rien ressenti d'aussi obnubilant. Il faut pourtant bien que je rouvre les rideaux, c'est idiot de ne pas profiter du paysage ; il neige si rarement depuis quelques années. Hasardons-nous. D'abord la tenture de droite, soyons prudent... La grand-route est toujours déserte, pas de vent, pas de voitures, ni de bus ou de camions, pas une mouche qui vole : le calme absolu tout de blanc vêtu. À l'exception de quelques images d'enfance...

Je me souviens du plaisir de faire rouler et grossir des boules de neige en effectuant des va-et-vient enjoués. Je me revois en entasser jusqu'à obtenir la forme bien connue du bonhomme de neige, et l'affubler d'une traditionnelle carotte. On ajoutait même des boutons noirs pour faire les yeux. J'eus aimé qu'il prenne vie le bonhomme, pour me tenir compagnie... Je me suis toujours senti si seul. Mais, même dans mes pensées, l'espoir s'évade et le bonhomme reste stoïque, inanimé, terne, triste, pathétique avec son légume nasal et son regard boutoné.

D'un bond, je me lève puis agrippe l'autre tenture ! Je prie un instant pour que la lumière ait disparu... D'abord hésitant, puis finalement impatient de mettre un terme à cette torture mentale, je l'écarte d'un coup sec !

*Extraordinaire !*

Ce mot m'est venu comme un soupir de la conscience. La lumière n'est plus... Comme si la seule force de mon esprit

avait suffi à l'anéantir. Maintenant que l'obscurité a rétabli son fief, je vais pouvoir commencer à écrire. Les yeux à nouveau posés sur la feuille, je constate qu'elle est entamée et me souviens aussitôt avoir écrit inconsciemment au Père Noël... Spontanément, je la chiffonne, la balance derrière moi et en prends une autre dans le premier tiroir de gauche. Pendant que ma main trifouille à la recherche du papier, un mouvement au loin attire mon attention : deux points lumineux sont en train de se rapprocher à une vitesse follement prudente. L'âme d'un automobiliste rescapé et courageux. À moins que... La route semble se prolonger à l'infini, le blanc, surplombé d'une teinte orangée malade, signe de la modernité, s'engouffre vers le néant emportant son mystère là où le noir profond d'un ciel opaque le rejoint... Elle ne mène pas vers Bruxelles, mais vers l'Enfer... Et les lueurs au loin sont celles du Faucheur venu cueillir ses hôtes...

(...) Extrait précédent : p. 15-20 -Extrait suivant: p. 42-46

Quelle nuit sommes-nous ? Je n'ai pas pensé à compter. Aucune importance. Des dizaines et des dizaines de nuits se sont écoulées. Toutes les mêmes : j'émerge d'abord doucement d'un sommeil toujours pauvre en rêves. Ensuite, dès avant d'ouvrir les yeux sur le monde parallèle, mes sens s'unissent à l'atmosphère ambiante. La conviction que j'ai de ne faire qu'un avec le lit me plonge généralement dans un

demi-sommeil qui, mêlé à cet aspect brumeux qu'ont les choses en cet instant, me donne l'impression de me fondre avec elles, la sensation d'être vaporeux. Mais chaque nuit conte la même histoire. Chaque nuit, un seul désir anime les volutes du sommeil pour permettre à la réalité de m'appeler : Elle, ma réalité.

Un bond et je suis debout, les yeux rivés vers ce dehors figé. J'aperçois brièvement le signe habituel, mais la lumière vient de s'éteindre. Quelle chance de l'avoir vue à temps ! C'est qu'elle doit s'impatienter.

Cette fois-ci, je descends avec ma musique : Obituary à fond dans les oreilles. Du vieux *death metal*. Je ne sais pas si ça conviendra pour un tête-à-tête, mais au moins j'aurai de la compagnie pendant que je discute avec elle. C'est idiot de se sentir seul en face de quelqu'un qu'on a appris à apprécier puis à aimer. Toutes les nuits, je me suis éveillé avec le souvenir de ses mots, en espérant réentendre sa voix le plus vite possible, attendant qu'elle me fasse signe de venir la rejoindre. À chaque fois qu'apparaît cette lumière, je ressens une sorte d'appréhension en même temps que l'excitation de la rencontre. Tout se mélange, comme à l'instant : l'envie de la voir, de l'entendre, de lui parler, de sentir sa présence en moi me soulager de mon ennui existentiel, mais aussi la certitude d'anticiper sa réaction si je lui propose qu'on se touche, qu'elle renonce à sa prison.

Toujours cet air de glaciation à l'approche du rez-de-

chaussée. Les nuits ne s'arrêtent plus de neiger et la température se maintient au dessous de zéro, cristallisant, pour mon plus grand plaisir, toute la ville.



Comment ? Aurais-je mal entendu ?

- Non, tu as bien entendu. Retourne d'où tu viens, ce n'est pas toi que j'ai appelé, c'est quelqu'un d'autre !

Mais... Qui donc ?

- Retourne donc, il va arriver !

Ne pourrions-nous pas profiter d'elle tous deux ?

- Non, va-t'en !



Puisqu'elle voulait que je parte, je suis parti ! Il était inutile d'insister. Je la croyais plus sensible à ma sensibilité. Quelle désillusion ! Elle disait m'aimer et je craignais depuis le début que ce fût un mensonge, elle disait m'aimer et j'ai voulu y croire malgré tout, luttant contre mon appréhension. Elle disait m'aimer à la folie, effectivement, elle doit être folle ! Je prétendais l'aimer, elle en était heureuse. J'avais brisé sa monotonie à défaut d'avoir anéanti ses liens. Je pensais l'aimer pour toujours, aussi longtemps que brûlerait l'éternel enfer de mon cœur. Elle en était flattée, mais en acceptant mes sentiments, elle me préparait sciemment au

mal à venir. Elle attisait le feu dans l'âtre de ma poitrine pour mieux la transpercer de sa lame qu'elle y faisait chauffer à blanc. Moi-même, j'y ai cru sachant que ses sentiments n'égalaienent pas les miens. Si je dévoilais sur-le-champ mon cœur à la Terre, il ferait fondre toute cette neige par son pur éclat de colère et d'amour, puis mes larmes l'éteindraient aussitôt. Quelquefois, je souhaiterais pouvoir verser des larmes de feu sans que mes yeux brûlent, et cueillir au vol quelques flammèches au creux de mes mains, puis souffler dessus pour qu'elles s'éparpillent en une kyrielle de poussières coruscantes. Mirage divertissant qui s'estomperait doucement, emportant mon chagrin dans la nuit.



*Seul dans le noir, je pousse un cri,  
Un râle intense et silencieux  
Tranchant comme une épée de feu  
Qui de l'intérieur me détruit.*

*Une plainte sourde, étouffée,  
Prisonnière de mes tourments,  
Fruit de mes folies dissipées,  
S'envole vers la fin des temps.*

*C'est le volcan de mes passions  
Qui, réveillé trop brusquement,*



Le Jet / [Jules Cybèle](#). - Barry : Chloé des Lys, 2011.

*Explose et verse incontinent  
Des larmes en ébullition.*

*Aussi, un nuage de cendres  
Noircit le ciel de mon amour,  
Dont mon être entier veut dépendre,  
Et ternit mon cœur pour toujours.*



Je viens de refranchir la corniche, une sensation de tremblement m'envahit alors que je retourne en moi décontenancé. Je crois percevoir un bruit venant d'en bas... Je confonds peut-être avec Obituary. J'ai eu suffisamment d'émotions ce soir, il est temps de rentrer me reposer. Descendons des toits, il n'y a rien...

Aaaah ! Je tombe !

*La chute.*

*Cliquez sur l'image pour commander*

The image shows a product listing for the book 'Le jet' by Jules Cybèle. The listing is set against a light background with a faint image of a person. On the left, there is a small thumbnail of the book cover. To the right of the thumbnail, the following information is displayed: 'Année de parution : 2011', 'Auteur : Jules Cybèle', and 'N° ISBN : 978-2-87459-515-8'. The price '10,50 €' is shown in a large, bold font. Below the price, there are two buttons: a green one labeled 'Ajouter au panier' and a yellow one labeled 'Voir le produit'. The title 'Le jet' is displayed in a green banner at the top left of the listing area.

[Commandez cette nouvelle fantastique/horreur via la boutique en ligne.](#)

Le Jet / [Jules Cybèle](#). - Barry : Chloé des Lys, 2011.



[Commandez cette nouvelle fantastique/horreur via la boutique en ligne.](#)